

Gilles Ribault*

L'autre dans l'âme

Pour en finir avec l'idée d'une monadologie freudienne

L'inconscient dont nous entretient la psychanalyse n'a rien de solitaire. Les désirs, les motions pulsionnelles, les identifications qui le composent engagent toujours un large éventail de personnes : les membres du cercle familial, au premier chef le père et la mère, mais également les nourrices, les éducateurs, les amis des parents, les amants, les maîtresses, les rivaux, les supérieurs hiérarchiques, les thérapeutes... Tous ces interlocuteurs forment entre eux un réseau de destinataires au sein duquel la fantaisie du sujet trame clandestinement ses fictions. A lire ses comptes-rendus de cure ou ses analyses de rêve, Freud n'a jamais appréhendé la vie psychique autrement que comme un entrelacs de relations, faisant de l'existence subjective une expérience éminemment frontalière, un échange permanent avec l'extérieur. Quant au protocole thérapeutique, construit autour du transfert au psychanalyste, il témoigne à lui seul de l'importance cruciale, aux yeux de son inventeur, du lien à l'autre dans la constitution du Soi et, surtout, dans le jeu de ses possibles reconfigurations.

Qu'en est-il toutefois de cette altérité au plan de la théorisation freudienne ? Les analyses métapsychologiques convoquent le plus souvent l'autre sur le mode de l'objet. Mais qu'est-ce qu'un objet ? Pourquoi la psyché l'investit-elle ? A quoi cela l'engage-t-elle ? Freud évite méthodiquement la rencontre de ces questions pourtant décisives. L'autre, sous sa plume, est omniprésent en tant qu'horizon concret de la vie psychique mais demeure bien peu explicité théoriquement. Les topiques ne lui assignent aucun lieu en dehors de celui, déjà intériorisé, de l'instance du surmoi. Aussi peut-on suspecter la psychanalyse freudienne de recourir par ses constructions métapsychologiques ce qu'elle découvre et décrit avec finesse dans sa clinique, enfermant la vie subjective en une psychologie centrée sur l'ego. De la relation à l'autre, Freud ne considérerait finalement que ce que les processus d'introjection et d'identification en retiennent : un jeu d'investissements de traces définissant une organisation libidinale interne. L'altérité serait

73

* Université Paris 7

ainsi intégrée à l'immanence d'une vie psychique pensée à la façon d'une monade leibnizienne, substance « sans porte ni fenêtre » déployant ses états à partir d'elle-même. L'automatisme aveugle de l'inconscient freudien rend-il l'âme prisonnière de sa subjectivité ? C'est bien là ce qu'estime par exemple J. Laplanche qui reproche à Freud son idéalisme philosophique réduisant l'autre à une « représentation subjective d'un réel brut »¹. Le vice originel de la psychanalyse serait ainsi d'être incapable de rendre raison de la transcendance de l'autre dans l'expérience de soi². On trouve également cette lignes d'argumentations, sur un plan proprement philosophique, sous la plume de V. Descombes qui s'en prend, au-delà de Freud, à tous les philosophes d'ascendance cartésienne qualifiés pour l'occasion de « mentalistes » : « une philosophie mentale est une pensée qui assure d'abord l'autonomie du mental en le détachant du monde extérieur, pour se poser ensuite le problème inextricable de l'interaction entre le mental et le physique »³. Chez les commentateurs anglo-saxons la théorie freudienne est appréhendée comme fondée sur le modèle d'un système pulsionnel autonome et régulé par le principe de plaisir. De sorte que pour des auteurs comme J. R. Greenberg et S. A. Mitchell par exemple, elle ne rend absolument pas compte du fait de la relation à l'autre : « Object relations had to be accounted for ; their origins, significance, and fate were by no means automatically provided for and encompassed within the earlier drive theory »⁴.

La psychanalyse freudienne élude-t-elle vraiment la dimension de l'autre dont la prégnance est pourtant incontestable aussi bien dans sa pratique clinique que dans le protocole thérapeutique qui la sous-tend ? Nous voudrions montrer, dans cet article, que si, en effet, la psyché se construit pour Freud en prélevant sur autrui des déterminations qu'elle fait sienne, elle n'annule pas pour autant, par ce travail d'assimilation, sa relation à l'autre. Nous mettrons pour cela en évidence la nature relationnelle de la pulsion, trop souvent assimilée à une entité

¹ J. Laplanche, *Le primat de l'autre*, Paris, Flammarion, 1992, p. xxv.

² C'est également ce que laisse entendre le *Dictionnaire de la psychanalyse* (Paris, Fayard, 2000, pp. 552–553) d'E. Roudinesco et M. Plon : « Pour Freud, aucune conceptualisation de la relation n'existe en tant que telle, et la question de la relation du sujet à l'objet est pensée sous la catégorie des stades au sens évolutionniste et biologique du terme ».

³ V. Descombes, *La denrée mentale*, Paris, Minuit, 1995, p. 23.

⁴ Selon ces auteurs, il faudrait attendre les travaux de H. S. Sullivan et W. R. D. Fairbairn pour que la théorie analytique se donne enfin les bases adéquates faisant sa place à la question de l'autre. J. R. Greenberg and S. A. Mitchell, *Object Relations in Psychoanalytic Theory*, Harvard University Press, 2000, p. 3.

endogène de nature organique. Puis nous tenterons de réfuter l'idée d'un temps anobjectif de la vie sexuelle à laquelle conduit, pour certains commentateurs, l'idée freudienne d'une libido originellement narcissique. Nous tâcherons également d'établir que la régulation psychique par le principe de plaisir ne revient pas davantage à envisager l'âme infantile comme une entité close, décision qui rendrait totalement inintelligible la possibilité pour la vie psychique de prendre acte de la réalité. Enfin, en guise de conclusion, nous essayerons d'esquisser un des enjeux philosophiques de la reconnaissance psychanalytique d'un primat de l'autre dans la vie psychique.

Position de la problématique de la compréhension

On oublie trop souvent de rappeler le contexte de la psychologie dans le cadre duquel s'élaborèrent les premières intuitions freudiennes. Ainsi n'a-t-on pas accordé toute l'attention requise à l'idée, développée dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, d'une relation originelle entre l'enfant et son entourage : la mère ou, plus largement, le *Nebenmensch*. Cet échange n'est pas de nature symbolique et ne relève encore d'aucune élaboration pulsionnelle. Il s'agit d'une sorte d'interaction automatique apparentée à l'activité réflexe. L'enfant y répète des réactions motrices en réponse à un jeu de signes ou de mimiques maternelles. Il se crée ainsi entre les deux protagonistes un jeu de miroir qui élève l'âme infantile au-dessus des exigences encore mal coordonnées de sa physiologie. Cette analyse des premières interactions de l'enfant avec son entourage ne provient d'aucune clinique du nourrisson. Freud reconnaît lui-même sa dette vis-à-vis d'une psychologie en pleine expansion à l'heure où il écrit : « Il est intéressant de voir à quel point la littérature se tourne maintenant vers la psychologie de l'enfant. Aujourd'hui j'ai encore reçu un livre de ce genre de James Mark Baldwin. C'est ainsi que l'on reste toujours un enfant de son époque, même pour ces choses que l'on considère

75

⁵ Il s'agit de l'ouvrage intitulé *Mental Development on the Child and the Race*, publié en 1895. D'autres auteurs comme le psychologue anglais J. Sully ou en Allemagne le psychophysiologiste W. Preyer ont largement contribué à cette nouvelle psychologie de l'enfant. Cf. S. Freud, Lettre à Fliess du 5 novembre 1897, LWF pp. 350–351.

loway, fut attentivement lu et annoté par Freud au début des années 1890⁶. L'auteur de *L'origine des espèces* insiste sur l'existence de relations précoces entre l'enfant dans ses premiers mois et ses proches. Plus particulièrement, il décrit avec précision le babillage infantile, le rôle des expressions du visage et des gestes dans la manière dont le bébé se fait comprendre par l'autre avant même de pouvoir recourir à des mots. Darwin observe l'apparition très précoce de cris qui ne semblent pas fixés naturellement : « J'ai constaté ce fait chez mon enfant à l'âge de quatorze semaines et plus tôt, je crois, chez un autre. [...] A l'âge de quarante six jours, il commença à faire de petits bruits dénués de sens comme pour s'amuser, et il sut bientôt les varier. [...] Je crus reconnaître à la même époque [...] qu'il commençait à imiter les sons »⁷. La gestuelle semblait elle aussi relever d'une sorte de langage offrant ses moments de bonheur : « il posait lentement l'index d'une de ses mains sur la paume de l'autre, lorsqu'on lui répétait une petite chanson d'enfant. C'était une chose amusante de voir son air de satisfaction toutes les fois qu'il venait d'accomplir quelque exploit de ce genre »⁸.

Qu'une activité de ce genre puisse se produire si tôt, dans la vie infantile, la neurophysiologie de la seconde moitié du XIX^e siècle permettait de le penser grâce à l'importance croissante qu'elle reconnut à l'automatisme psychique dont les bases neurologiques n'ont cessé d'être mises en évidence⁹. A la char-

⁶ Nous reprenons ici les conclusions de F. Sulloway dans son *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1998, p. 234.

⁷ Ch. Darwin, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, Rivages poche / Petite bibliothèque, p. 216.

⁸ *Ibid.*, p. 213. C'est nous qui soulignons. La question du rôle des premiers échanges entre la mère et l'enfant dans le devenir psychique n'a pas été explorée par les premières générations de psychanalystes. Elle sera lentement redécouverte par des praticiens, dans les années 1960. Ainsi, René A. Spitz, examine-t-il dans *De la naissance à la parole* le « phénomène de réciprocité entre la mère et l'enfant » qu'il désigne par le terme de « dialogue » (Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 33). B. Bettelheim, dans *La Forteresse vide*, préfère parler de « mutualité » pour nommer cet échange originaire qui sort le nourrisson du « solipsisme » et le fait « participer à l'expérience de l'autre » (Paris, Gallimard, 1998, p. 43). Plus récemment, les travaux de M. Dornes (*Die emotionale Welt des Kindes* : Fisher 2000 ; *Psychanalyse et psychologie du premier âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002) témoignent d'un regain d'intérêt pour la psychologie du nourrisson au sein même des investigations d'ordre psychanalytique.

⁹ L'ouvrage de Marcel Gauchet *L'inconscient cérébral* (Paris, Seuil, 1992) présente clairement les grandes lignes de cette nouvelle physiologie nerveuse issue de la théorie réflexe du milieu du XIX^e siècle. C'est la théorie de M. Hall et J. Müller (1833) qui conduisit à faire du mode de fonctionnement spinal un modèle applicable au fonctionnement cérébral lui-même. Ainsi, en 1840, le physiologiste anglais T. Laycock, maître du célèbre neurologue J. H. Jackson, est-il

nière de ce contexte scientifique et de la perspective darwinienne attentive aux rapports entre le vivant et son milieu, Freud, à la fois neurologue et darwinien, fut en mesure d'élaborer un modèle de la vie psychique où l'emprise des échanges précoces est déterminante en vertu d'une activité psychique primaire, aveugle, qui doit tout à sa base physiologique. Le cadre général de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, essai publié de manière posthume en 1895, a été ainsi fourni par le contexte dans lequel Freud reçut sa formation intellectuelle et scientifique. Dès cette époque, celui-ci se représentait l'âme comme un appareil ouvert sur le *Nebenmensch* comme en témoignent ses analyses de l'expérience de compréhension.

La notion de « compréhension » est rarement mise en avant par les commentateurs. Son usage explicite est, il est vrai, très circonscrit. C'est essentiellement dans l'*Esquisse* que Freud exploite ouvertement la famille lexicale du verbe « comprendre » (*verstehen*) pour qualifier l'échange qui se noue dès les premiers mois de la vie entre l'enfant et la personne qui vient à son secours. La compréhension est à la fois un vécu relationnel et une expérience proprement intellectuelle : elle est l'exercice primaire d'une « pensée » (*Denke*). Freud distingue, au sein de l'activité pensante originelle, d'un côté un processus associatif dominé par l'attraction primaire des traces perceptives investies libidinalement (pensée dite « reproductrice » (*reproduzierende*)) ; d'un autre côté, la véritable activité de pensée qui ne vise pas à « reproduire » des scènes désirées mais seulement à « reconnaître » quelque chose. Le moteur de la recherche n'est pas ici, comme dans la « pensée reproductrice », la poussée primaire directe vers l'éduction de l'excitation, c'est-à-dire le plaisir, mais un dynamisme visant la reconnaissance de ce qui est perçu en tant que tel. Quand les données perceptives ne recouvrent pas les représentations du souhait, écrit Freud, elles « éveillent l'intérêt » et suscitent deux actes de pensée complémentaires : le travail de remémoration et l'acte de jugement auquel il prépare. Il s'agit toujours, pour la pensée « sans but », soit de se laisser porter par les évocations de ce qui dans le perçu est déjà connu, soit de signifier la part entre ce qui dans l'objet est connu et ce qui ne

amené à soutenir que le cerveau est soumis aux lois de l'action réflexe. L'ascendance de ces travaux sur ceux des psychologues de l'époque est significative comme en témoigne, en France, la thèse de P. Janet, publiée en 1889, intitulée : *L'automatisme psychologique* (Sous-titre : *Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*). On trouve l'empreinte de cette réflexologie conquérante jusque dans la littérature, chez un Valéry, dans *L'idée fixe* par exemple.

l'est pas¹⁰. Le jugement consiste à discerner, dans un complexe perceptif ou dans n'importe quel sujet, ce qui est reconnaissable.

Qu'est-ce qui pousse le psychisme à reconnaître et à juger ? Quel est le ressort de cette « pensée sans but », de cette « pensée reconnaissante » qu'est la « compréhension » (« *Verständigung* » : LWF, p. 626 ou encore p. 671) ? Quand l'enfant perçoit un proche, son attention se porte prioritairement sur ce qui chez cette personne évoque son propre corps et surtout ses propres mouvements : « Les complexes de perception qui émanent alors de cet être-humain-proche (*Nebenmensch*) seront en partie nouveaux et non comparables, comme ses traits, par exemple, dans le champ visuel ; d'autres perceptions visuelles, par exemple les mouvements de ses mains, au contraire, recouperont dans le sujet le souvenir de ses propres impressions visuelles tout à fait semblables, venant de son propre corps, auxquelles sont associés les souvenirs de mouvements vécus dont il a lui-même fait l'expérience. D'autres perceptions de l'objet encore, par exemple quand il crie, réveilleront le souvenir de ses propres cris... » (LWF, p. 639). Freud suppose ainsi, entre l'enfant et la mère, une communication précoce bâtie sur ce qui, dans le champ perceptif, est capable d'être reproduit par la psyché infantile¹¹. Mais le caractère général de ses analyses permet d'aller plus loin que la simple description psychologique à laquelle s'en tenait C. Darwin. Dans ses premiers mois, le sujet infantile ne connaîtrait ses propres gestes qu'à travers ceux que lui renvoie immédiatement l'autre et qui ne correspondent pas à la réalité objective de sa propre gestuelle. Les sensations kinesthésiques infantiles animeraient ainsi originairement des images de l'autre créant l'illusion spéculaire d'habiter son corps. En répondant à l'autre, autrement dit en le « comprenant »,

¹⁰ Freud décrit ainsi les deux possibilités : « ou bien le courant se dirige sur les souvenirs réveillés et met en marche un travail de remémoration sans but, qui est donc mis en mouvement par les différences et non par les ressemblances ; ou bien ce courant demeure dans les constituants nouvellement surgis et forme alors un travail de jugement également sans but » (LWF, p. 639).

¹¹ Cette mimétique primitive entre la mère et l'enfant est bien celle que C. Darwin avait décrite dans sa publication de 1877 : « En résumé, un petit enfant fait comprendre ses besoins d'abord par ses cris instinctifs, qui, au bout d'un certain temps, sont modifiés en partie involontairement, en partie, je crois, volontairement comme moyen de communication, par l'expression inconsciente de ses traits, par des gestes et par des différences d'intonation bien marquées, enfin par des mots vagues inventés par lui-même, puis par d'autres plus précis, imités de ceux qu'il entend ; et ces derniers, il les acquiert avec une vitesse merveilleuse » (*L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, p. 218).

l'enfant abolirait toute distinction avec son interlocuteur. La réponse annulerait ce qui de l'autre, est autre : ce qu'il croit faire est ce que fait l'autre dont l'image est devenue la conscience de son propre mouvement. Pour l'enfant, l'autre compris est le moi et le moi est cet autre. La relation de compréhension correspondrait à une sorte de stade du miroir primaire, bien antérieur à celui dont parlera J. Lacan¹². A cette époque, le moi ne se soutient d'aucune image de son propre corps ; il est une structure psychique qui ne s'actualise que dans l'échange avec l'autre.

Du trauma comme incompréhension

Cette description à gros traits de l'expérience relationnelle originaire entre l'enfant et son entourage nous donne le cadre de la théorie psychopathologique freudienne. L'enfant s'efforce, avons-nous dit, de répéter, pour les « comprendre », les expressions, les sons, les gestes qu'on lui propose. En revanche, les impasses de cette relation, ses suspensions, ses effractions correspondent à ce que Freud désigne sous le terme de « trauma »¹³. Ces expériences qui viennent rompre provisoirement l'expérience de compréhension laissent derrière elles des vestiges qui sont à la source des pulsions, de l'amour et plus généralement, des liens premiers à l'autre : « Chez un être humain, les souvenirs d'enfance incompréhensibles et les fantaisies édifiées sur eux font constamment ressortir ce qu'il y a de plus important dans son développement animique » (SEL p. 117). Les traces de ces incompréhensions fondatrices sont ce qui met l'âme en mouvement : « ce qui est ainsi resté incompris, cela revient ; cela n'a pas de repos, tel un esprit non absous, jusqu'à ce que cela ait accédé à la solution et à l'absolution » (APG p. 108). L'expérience traumatique, on sait que Freud l'a très tôt exprimée en

¹² L'épreuve du miroir lacanienne correspondrait au moment où l'enfant, sous le regard de la mère, s'émanciperait des images maternelles de la compréhension originelle pour endosser celle, visuelle, de son propre corps reflété. Dans ce moment de reconnaissance, l'enfant s'engagerait sur la voie d'une identification à sa propre image : ce n'est plus sa mère, mais son propre reflet qui répond désormais aux mouvements de son corps. Le moi psychique donne ainsi naissance à un moi corporel propre, le moi « enveloppe » dont parlera Freud en 1923 (LMC, p. 270). Pour le stade du miroir lacanien, voir *Ecrits* (Paris, Seuil, 1966).

¹³ L'acceptation du terme de « trauma » dans l'œuvre freudienne est assez complexe et instable. Il est néanmoins possible, comme nous allons le voir, d'en formuler le noyau de signification. En ce qui concerne l'évolution générale du sens de ce terme à l'époque où écrit Freud, on pourra se reporter à l'ouvrage collectif, réalisé sous la direction de M. S. Micale et P. Lerner : *Traumatic pasts. History, psychiatry and trauma in the modern age (1870–1930)*, Cambridge, Cambridge University Press. 2001.

termes de « séduction ». Mais c'est seulement dans les mois qui suivirent la rédaction de l'*Esquisse* qu'il conçut cette séduction comme un vécu d'incompréhension. Dès 1892, le trauma supposé à l'origine des troubles névrotiques était pensé comme un attentat sexuel, un acte pervers exercé en général par un adulte sur un enfant. Ce dernier subissait des gestes qui, par définition, l'affectait dans sa chair même. A l'automne 1895, dans la correspondance avec W. Fliess, Freud en vient à considérer que le vécu corporel de l'enfant ne revêt un caractère traumatique que dans la mesure où il vient suspendre la relation de compréhension. Là réside la dimension « passive » du trauma primaire : le corps est touché et, aucun échange n'accompagnant l'acte, rien ne rendant celui-ci compréhensible, le contact s'apparente à une pure passivation. D'un coup, dans l'effroi, le proche devient lointain, inaccessible : l'autre devient tout entier une masse opaque. Il fait surgir dans le moi la « chose » (das *Ding*) c'est-à-dire ce qui correspondait dans l'*Esquisse* à la part incompréhensible de la perception de l'autre. Freud découvre en élaborant la notion de trauma primaire, à l'automne 1895, l'idée d'un acte de la Chose : celle-ci n'est plus simplement un laisser-pour-compte, l'opacité résiduelle du travail de compréhension ; elle peut se manifester en tant que telle, en introduisant au sein du vécu infantile sa propre opacité. Contrairement à la « chose en soi » kantienne qui ne se manifeste jamais qu'à travers l'appropriation phénoménale que notre sensibilité en effectue, la Chose freudienne, elle, peut faire irruption dans le vécu sans rien perdre de son absoluité : quand la Chose apparaît, plus rien ne se tient, tout s'effondre dans le vide de l'effraction traumatique.

Quel est alors le statut de la trace de l'incompréhension traumatique ? Elle peut être corporelle mais, Freud élargissant très vite sa conception du trauma, elle pourra aussi consister en n'importe quel vécu sensible, verbal par exemple si c'est un mot qui vient briser le lien de compréhension. Le trauma précipite la trace en provoquant l'investissement de tel ou tel fragment du vécu de passivation. Un élément perceptif se trouve ainsi scindé, isolé et forme une sorte de « corps étranger » qui, dans sa réactivation, actualise une attente en direction de l'autre¹⁴. Cette réviviscence représente en effet la répétition de la réaction de défense primaire dont il est le vestige. Même si le réveil des investissements traumatiques ne constitue pas en lui-même un trauma, il revêt toutefois pour le moi la tonalité du « désaide »

80

¹⁴ La théorie du signifiant énigmatique de J. Laplanche repère clairement le statut particulier de la trace traumatique dans le texte freudien. Mais elle n'en identifie pas la nature singulière dans la mesure où elle inscrit le sujet infantile et l'événement de sa séduction dans un ordre d'emblée symbolique, prêtant ainsi à Freud des présupposés trop lacaniens pour être véritablement les siens.

(*Hilflosigkeit*) c'est-à-dire du sentiment de détresse que provoque la suspension de la compréhension. Il s'agit à la fois de l'événement interne d'une tension qui surgit en un lieu précis du corps et d'une attente de compréhension tournée vers l'autre. C'est cet horizon d'attente que Freud observe régulièrement chez les hystériques, en particulier chez Elisabeth v. R [...] quand elle est la proie de ses douleurs : « puisqu'elle accordait assez d'importance à ses douleurs, son attention *la tournait vers quelque chose d'autre* dont les douleurs n'étaient qu'un phénomène d'accompagnement, probablement vers des pensées et des impressions en rapport avec les douleurs » (EH p. 156. C'est nous qui soulignons).

Peut-on expliciter le sens de l'attente attachée à la trace traumatique ? On pourrait dire que ce vers quoi l'âme traumatisée est toute entière tendue est une initiative de l'autre par laquelle l'élément incompris cesserait enfin de l'être. Or la trace d'une passivation ne peut être comprise que par un acte dont elle puisse être elle-même la trace, autrement dit par la répétition de la séduction elle-même. Ainsi, d'une façon paradoxale, ce que le trauma laisse derrière lui, si l'âme infantile pouvait le subjectiver par le biais de représentations, serait l'attente de sa reproduction¹⁵. Mais dans son occurrence première, l'empreinte traumatique s'exprime sous la forme d'une attente aveugle qui ne sait pas ce qu'elle veut recevoir de ses interlocuteurs actuels et qui s'adresse en vérité à la Chose c'est-à-dire à la face cachée de l'autre compréhensible. La désirance originaire, au lieu de la trace traumatique, n'est pas une conscience d'absence, ce qui supposerait une élaboration symbolique qu'on ne saurait prêter à la vie psychique précoce. Cette attente est à concevoir comme une intentionnalité vague qui, en l'absence de tout accomplissement, reste vide et totalement ignorante de ce vers quoi elle tend. C'est une poussée sans but ni objet par laquelle le Soi, souffrant d'une compréhension suspendue, attend de l'autre actuel qu'il y remédie¹⁶. La trace traumatique représente donc un foyer dynamique : elle est la source de toute la vie

¹⁵ Dans une lettre à Abraham du 5 juillet 1907, Freud souscrit, à quelques réserves près, à l'idée de son correspondant selon laquelle certains enfants névrosés peuvent aller au-devant de la répétition de l'attentat sexuel (*Les Traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile*, O.C. Tome I). L'idée sera reprise quelques années plus tard par S. Ferenczi dans un article de 1916 (*Deux types de névroses de guerre : Psychanalyse II*) où il introduira le terme de « traumatophilie » (p. 251).

¹⁶ Cette tension aveugle, élaborée érotiquement mais non articulée à un quelconque but pulsionnel, est souvent désignée par Freud par le terme allemand de « *Sehnsucht* », très prisé par les romantiques et difficile à traduire comme le soulignent les traducteurs des Presses Universitaires de France. (*Traduire Freud*, p. 96). Il s'agit d'un désir ardent ou fervent, d'une aspiration sans objet nettement assigné mais tournée vers l'autre.

pulsionnelle future. Dans le cadre de la théorie du trauma primaire, la vocation du souhait (*Wunsch*) ou de la pulsion n'est pas tant d'obtenir la répétition hallucinatoire d'une perception d'objet que d'élaborer dans l'échange avec l'autre des actes dérivatifs par lesquels se canalise une tension¹⁷.

La révolution théorique qu'accomplit discrètement Freud, à l'automne 1895, en inscrivant le vécu traumatique précoce dans le plan des échanges premiers entre la mère et l'enfant, représente une innovation d'importance : les fondements de la vie psychique ne sont plus tant énergétiques comme ils l'étaient encore dans l'*Esquisse*, que sémiotiques et relationnels. Le paradigme de la compréhension permet à Freud de faire se rejoindre la question de l'autre et celle du trauma. Sont ainsi jetées les bases d'une conception de la pulsion qui fera de celle-ci non pas un événement interne mais une irréductible attente en direction de l'autre.

Que la vie sexuelle est toujours tournée vers l'autre

Venons-en au deuxième point de notre discussion. La clôture solipsiste du sujet freudien n'est-elle pas attestée par l'idée, introduite dans le courant des années 1910, d'un narcissisme autoérotique originel qui serait le point de départ du développement libidinal ? Dans les premières pages de son ouvrage, *Vie et mort en psychanalyse*, J. Laplanche juge avec sévérité l'impasse à laquelle conduirait cette hypothèse : « Si la notion d'auto-érotisme va remplir une fonction extrêmement importante dans la pensée de Freud, elle va, en même temps, mener à une grande aberration de la pensée psychanalytique et peut-être, à une certaine aberration de la pensée freudienne elle-même concernant l'objet et l'absence primitive d'objet. Il va s'agir, dans cette perspective, de faire sortir l'objet comme ex nihilo, par un coup de baguette magique, d'un état initial considéré comme *absolument* 'anobjectal' ». ¹⁸ L'objection paraît forte : si le moi est le premier objet de la libido, comment cessera-t-il de l'être ? Comment pourra-t-il dépasser

82

¹⁷ Dès *L'interprétation du rêve*, le processus primaire de l'appareil psychique n'est pas orienté vers l'hallucination mais plus exactement vers la reproduction, par nature impossible, de certains vécus de perception. La régression hallucinatoire souvent mentionnée par Freud n'est en réalité qu'un effet particulier de cette impasse psychique.

¹⁸ J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1970, pp. 33–34. C'est nous qui soulignons. On retrouve formulée l'aporie, mais sur un mode non réfléchi, dans le *Dictionnaire freudien* (Paris, Presses Universitaires de France, 2008, p. 1194) de C. Le Guen : après avoir perdu l'objet extérieur des pulsions d'auto-conservation, « la pulsion sexuelle devient alors autoérotique ».

l'amour qu'il se porte à lui-même en aimant des objets étrangers ? Il reste toutefois à vérifier si Freud a bel et bien conçu les débuts de la vie sexuelle comme un face à face narcissique du moi avec lui-même.

Qu'est-ce que le narcissisme ?

C'est entre 1910 et 1915 que la notion apparaît au sein de la doctrine freudienne. L'article de 1914, *Pour introduire le narcissisme*, élargit son champ conceptuel au-delà de la pathologie et en fait une organisation spécifique, étroitement liée à l'auto-érotisme, un stade par lequel tout homme serait passé et auquel il pourrait encore être reconduit en certaines circonstances. Cette configuration représente un retournement essentiel pour une vie psychique fondamentalement tournée vers l'autre : avec elle, en effet, la tension libidinale renonce à attendre quelque chose de cet autre et trouve l'issue de se résoudre par une action directe sur le corps même du sujet. Dans *Pulsions et destins des pulsions*, Freud fait coïncider le narcissisme, c'est-à-dire le moi pris comme objet d'amour, avec la phase auto-érotique de la sexualité infantile, les deux formant un « stade purement narcissique » (M p. 183) : « Le moi se trouve originellement, au tout début de la vie d'âme, investi pulsionnellement et en partie capable de satisfaire ses pulsions sur lui-même. Nous appelons cet état celui du narcissisme et cette possibilité de satisfaction la possibilité auto-érotique »¹⁹. Ainsi, contrairement à ce que Freud soutenait en 1905 dans les *Trois essais*, si l'enfant suce son pouce ou sa tétine, ce n'est pas pour la seule raison qu'il répèterait le plaisir érogène labial que lui aurait procuré la tétée. L'opération est en réalité plus complexe : la découverte de l'auto-érotisme engage une structure psychique déterminée. Le moi infantile se clive en un moi aimé, le corps propre, et en un moi aimant, un tenant lieu de l'autre. L'enfant qui suçote se donne le sein. Il est d'une certaine manière à la fois, le sein maternel et sa propre bouche. Ainsi se fonde le clivage auto-érotique entre le moi-autre-actif et le moi-érogène-passif. La relation entre ces deux instances est une relation d'amour que le moi se porte à lui-même et non plus un simple raccourci pour obtenir du plaisir. L'acte pulsionnel auto-érotique supplée à la passivation par l'autre qui ne vient pas. L'onanisme mime une auto-passivation par nature impossible. Cette dualité intérieure permettant au moi de s'investir lui-même, dans son corps ou en des traces psychiques issues de l'autre, est à l'œuvre dans les opérations de défense primaire décrites en 1915 dans les premières pages de la *Métapsychologie* : le « ren-

¹⁹ *Ibid.*, p. 181-182.

versement dans le contraire » (transformation des buts actifs ou passifs) et le « retournement sur la personne propre » (changement d'objet). Ces processus sont, en effet, rendus possibles par la dialectique narcissique : « Le destin des pulsions que sont le retournement sur le moi propre et le renversement de l'activité en passivité sont dépendants de l'organisation narcissique du moi et portent en eux le sceau de cette phase » (M p. 179). L'identification procède également de cette structure clivée.

En quel sens la libido du moi est-elle originaire ?

Mais venons-en au nœud du problème. Le modèle du narcissisme primaire ne se contente pas de postuler l'existence d'une organisation psychique dédoublée par laquelle le moi intériorise un pan de la relation à l'autre. Il enveloppe une deuxième hypothèse qui concentre, à vrai dire, toute la difficulté. Dans l'espace psychique où le moi se rapporte à lui-même en quête d'une auto-passivation érotique, s'actualiserait la libido originaire : « Au début du développement individuel, toute la libido (toute la tendance érotique, toute la capacité d'amour) est attachée à la personne propre, investissant, comme nous le disons, le moi propre » (UDP p. 45). Là est l'aporie que nous annonçons : si la sexualité est originellement narcissique, comment peut-elle cesser de l'être ? Freud paraît lui-même peu convaincu quand il tente de s'expliquer : « d'où provient donc en fin de compte dans la vie d'âme cette obligation de sortir des frontières du narcissisme et d'investir la libido sur des objets ? La réponse conforme à notre cheminement de pensée pourrait être que cette obligation apparaît lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure. [...] on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer par suite de refusement » (PIN p. 229). Mais en admettant que le narcissisme rende malade, hypocondriaque par exemple, pourquoi la psyché voudrait-elle guérir ?

Confronté au problème de la perte de l'objet lors du rebroussement autoérotique de la vie sexuelle infantile, Freud, dans les *Trois Essais*, affirme clairement que le lien à l'autre n'est jamais perdu. La permanence de ce dernier est d'ailleurs la condition sans laquelle la sortie de l'autoérotisme et l'unification de la vie sexuelle à l'âge pubère demeurerait impossibles : « Mais de cette relation sexuelle, la première et la plus importante de toutes [l'allaitement], subsiste, même après la séparation de l'activité sexuelle d'avec l'ingestion de nourriture, une part importante qui aide à préparer le choix d'objet, donc à réinstaurer le bonheur perdu. Tout au long de la période de latence, l'enfant apprend à aimer

d'autres personnes qui lui apportent de l'aide dans son désaïde et satisfont ses besoins, et cela tout à fait sur le modèle et dans la continuation de son rapport de nourrisson à sa nourrice » (TE p. 161). La sexualité infantile ne se détache donc pas complètement de l'autre en s'engageant sur la voie auto-érotique.

Le problème se circonscrit alors à la période des écrits métapsychologiques de 1915, quand Freud semble faire de la libido narcissique la première étape de la vie sexuelle infantile. L'objet n'est plus à retrouver après avoir été perdu, il est désormais tout simplement à trouver pour la première fois. Mais le temps zéro de la vie sexuelle est-il vraiment anobjectal ? Les analyses de *Pulsions et destins des pulsions* ainsi que les textes de cette période révèlent au contraire que Freud reconnaît à présent à toutes les pulsions sexuelles infantiles un objet et renonce à l'idée d'une sexualité purement érogène. Ainsi la pulsion orale devient-elle « sadique ». Les premières pulsions sexuelles n'ont certes pas d'objet propre mais empruntent leur débouché objectal aux pulsions de conservation : en ce qui concerne l'activité orale, « l'activité sexuelle n'y est pas encore séparée de l'ingestion de nourriture, les opposés ne sont pas encore différenciés en elle. L'objet de l'une de ces activités est aussi celui de l'autre, le but sexuel consiste en l'incorporation de l'objet » (TE p. 134)²⁰. La vie érotique est donc bien originellement tournée vers l'objet.

Certes le destin de cet étayage objectal des premières pulsions sexuelles sur les pulsions vitales est d'être en partie perdu avec l'avènement du narcissisme primaire et de ses implications autoérotiques. Mais *en partie* seulement : seule « *une part* des pulsions sexuelles est, comme nous savons, capable de cette satisfaction auto-érotique » (M p. 182. Note. C'est nous qui soulignons). La sexualité infantile ne se réduit donc à aucun moment à la libido du moi. Freud demeure fidèle à l'argument des *Trois Essais* selon lequel l'organisation narcissique ne serait jamais dépassée s'il n'existait pas à côté d'elle une libido à caractère objectal : « Les pulsions sexuelles exigeant d'emblée un objet, et les besoins des pulsions du moi impossibles à jamais satisfaire auto-érotiquement perturbent naturellement cet état [narcissisme originaire] et préparent les progrès » (M p. 182). La première sexualité infantile ne doit donc pas être assimilée à la libido du moi²¹. La théorie freudienne

²⁰ L'objectalité précoce des premières motions sexuelles est également affirmée dans ce passage : « elles interviennent, dans une grande mesure, en vicariance les unes à la place des autres et peuvent aisément *changer d'objets* » (*Ibid.*, c'est nous qui soulignons).

²¹ C'est sur la base de l'expérience clinique mais également d'une lecture attentive des textes freudiens que M. Balint a très tôt contesté l'idée, vite répandue dans les milieux psychanalytiques,

du narcissisme n'a jamais envisagé la sexualité infantile comme dénuée de tout débouché extérieur. Si la sexualité était en ses débuts entièrement auto-érotique, elle le resterait pour toujours. J. Laplanche aurait alors raison de parler de la « fable auto-érotique » de Freud et de voir dans le narcissisme qui l'épaula « une des notions les plus trompeuses » du freudisme²². L'idée freudienne d'une libido narcissique *primaire* ne signifie pas que toute la vie sexuelle dérive de cette origine.

Une fois écarté ce malentendu, on peut s'interroger pour finir sur l'insistance de Freud à parler d'une libido narcissique *originnaire*. Pourquoi avoir pris ainsi le risque d'occulter la sexualité infantile objectale pré-narcissique ? C'est que pour le Freud de 1915, la libido ne s'affirme vraiment en tant que tel, dans son autonomie, qu'à partir du moment où elle se dote d'un objet propre et qu'elle s'affranchit de l'étayage sur une objectalité d'emprunt. Or avant d'introjeter ses objets, la dynamique libidinale trouve bel et bien son premier objet dans le moi sur lequel se retourne la sexualité autoérotique. Dans cette perspective, on comprend qu'une sexualité encore mal dégagée des fonctions d'autoconservation puisse ne pas représenter pour Freud un fait libidinal achevé. La libido narcissique serait bien alors la première manifestation d'une sexualité douée d'un but et d'un objet *propre*.

Le rapport à la réalité : une nouvelle aporie ?

Terminons notre investigation par l'examen d'un troisième et dernier point : celui de l'accès de la psyché à la réalité. Si Freud avait effectivement réduit la vie psychique à un jeu d'investissements internes régulé par la seule recherche de plaisir, il se serait confronté à une grave objection : comment l'appareil psychique peut-il prendre en considération le monde extérieur si son premier motif d'action est l'éconduite de l'excitation ? L'hypothèse même du principe de plaisir

86

selon laquelle la sexualité infantile serait pour Freud originnairement anobjectale. Voir *Remarques critiques concernant la théorie des organisations pré-génitales de la libido* (chap. IV) dans *Amour primaire et technique psychanalytique* (Paris, Payot, 2001). La voie explorée par les tenants de la théorie de l'attachement (en particulier J. Bowlby, *Attachement et perte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.) rend également justice à l'idée freudienne d'un lien précoce à l'autre. En revanche, la conception organique et innéiste de la nature de ce lien tourne le dos à la perspective « accidentaliste » (traumatique) de la psychanalyse freudienne.

²² J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, p. 110.

sir recèlerait une contradiction enfermant la psyché en un solipsisme hallucinatoire indépassable.

Le problème est abordé pour la première fois par Freud en 1895, dans la discussion du « signe de réalité ». Il s'agit, dans l'*Esquisse...*, de répondre en même temps à deux questions différentes : 1) comment la psyché parvient-elle à faire la part entre la pensée et la réalité ? 2) pourquoi l'accomplissement de souhait ne se réalise-t-il pas toujours sur le mode hallucinatoire ? L'idée première de Freud est que, dans le cas de l'hallucination, le dispositif permettant la reconnaissance du réel se trouverait forcé par la pression d'une exigence libidinale particulièrement intense. Mais cette explication manque de clarté et ses faiblesses laissent dans l'obscurité l'avènement des processus de pensée secondaires, en prise sur la réalité, que *L'interprétation du rêve* nomme le « penser » (IR p. 621). Elle est abandonnée explicitement dans la fameuse lettre du 21 septembre 1897 où Freud renonce à « ses neurotica ». Doit-on en conclure qu'à partir de cette période, il n'existe plus, dans la théorie freudienne, de moyen de comprendre comment, au sein de son développement, l'âme infantile parvient à rencontrer le réel ? C'est ce qu'estime J. Laplanche qui présente ainsi la gageure freudienne après l'automne 1897 : il s'agit de « reconstruire l'évolution du psychisme humain à partir d'une sorte d'état premier hypothétique, où l'organisme formerait une unité fermée par rapport à l'entourage »²³. Le *Vocabulaire de psychanalyse* impute de son côté à Freud l'erreur d'avoir cherché un critère psychologique de réalité là où opèrerait, en fait, un dispositif inconscient, étroitement lié à la résolution de conflits libidinaux : « La signification d'un principe de réalité capable de modifier le cours du désir sexuel peut difficilement se saisir hors de (la) référence à la dialectique de l'Œdipe et aux identifications corrélatives de celui-ci »²⁴. Pour J. Laplanche, c'est le déploiement de la vie libidinale, en particulier dans son moment œdipien, qui est en mesure de promouvoir l'accès à la réalité. Ce qui revient à retrouver la perspective aporétique de l'*Esquisse* où Freud demandait à un processus de développement endogène d'instituer lui-même le critère de reconnaissance du réel. Mais peut-on subordonner aux

²³ J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, p. 111. Le *Vocabulaire de psychanalyse*, publié trois ans plus tôt, soutenait une position plus juste : « On a souvent attribué à Freud, pour la critiquer, l'idée que l'être humain aurait à sortir d'un hypothétique état où il réaliserait une sorte de système clos voué au seul plaisir narcissique pour accéder, on ne sait par quelle voie, à la réalité. Une telle représentation est démentie par plus d'une formulation freudienne : il existe dès l'origine, au moins dans certains secteurs, notamment celui de la perception, un accès au réel » (Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 337).

²⁴ *Op. cit.*, p. 338.

puissantes motions de la libido la production de l'accès à la réalité ? Cette conception, largement répandue dans la littérature analytique, ne sera pas celle que Freud développera pour échapper aux faiblesses de ses premières analyses²⁵.

L'avènement du principe de réalité

Dès *L'interprétation du rêve*, en effet, le critère de réalité n'est plus engendré par un quelconque processus libidinal. Ce ne sont ni les pulsions, ni leur récusation qui permettent à la *psyché* de se rapporter à la réalité : l'accès au réel est une institution originaire du moi. Les questions de l'instauration du critère de réalité et du dépassement du régime hallucinatoire se trouvent découplées²⁶.

Qu'en est-il alors de l' « épreuve de réalité » qui permet au sujet de faire la part entre ce qui relève du monde intérieur et du monde extérieur ? Elle n'est plus liée à un quelconque « signe » ou « signal » mais procède directement du vécu moteur. Tout être vivant fait originairement, dans l'échange avec son milieu, l'expérience de la réalité par l'action musculaire ou l'aptitude à écarter la source de l'excitation : « D'une part, il [l'organisme] sentira des stimuli auxquels il peut se soustraire par une action musculaire (fuite), ces stimuli il les met au compte d'un monde extérieur ; mais d'autre part aussi des stimuli contre lesquels une telle action demeure inutile » (M p. 167)²⁷. Le réel est ce sur quoi on peut agir. Cette fonction de discernement moteur est considérée comme « une des grandes institutions du moi » (CMD p. 258). Un tel critère permet de comprendre qu'aucun enfant, dès qu'il dispose d'une motricité volontaire, n'ignore la différence entre la réalité et la fiction. La *psyché* humaine est originairement ouverte sur le monde extérieur. Quand Freud fait l'hypothèse spéculative d'un système psychique clos, dans une note de son article de 1911, il prend bien soin, ce qui échappe à J. Laplanche, de préciser que dans cette fiction d'école, la réalité du monde extérieure n'est pas nulle mais seulement annulée, « négligée » (*vernachlässigt*) (FDP p. 14)²⁸.

88

²⁵ On retrouve cette problématique non freudienne par exemple dans l'analyse winnicottienne de la position d'objet (*Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975).

²⁶ Ainsi, dans l'ouvrage sur les rêves, la seconde question est développée sans que soit mentionnée la première (IR p. 620-621).

²⁷ La position est la même en 1930 (MC p. 252).

²⁸ J. Laplanche exprime donc à son *insu* une thèse freudienne quand il affirme que, pour le système psychique, « le problème de s'ouvrir au monde est un faux problème » (*Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 93).

L'avènement de la pensée

Mais ce réel qui s'impose à la conscience de l'enfant dès que celui-ci est en état d'agir sur lui et de découvrir qu'il peut le transformer, comment peut-il contraindre le cours des pensées ? Comment peut-il se faire entendre auprès d'une âme vivant sous l'emprise de ses désirs ? C'est désormais l'insatisfaction durable de la pulsion qui conduit à la création de processus secondaires dont l'existence a pour effet de renforcer le moi face aux revendications pulsionnelles. Le mécanisme d'inhibition énergétique, élaboré dans *l'Esquisse*, est abandonné au profit d'un processus psychique de renoncement encore mal précisé en 1900 (IR p. 621). Le propos est plus précis en 1911, quand Freud introduit pour la première fois l'expression « principe de réalité » : « C'est seulement l'absence de la satisfaction attendue, la déception (*Enttäuschung*), qui eut pour conséquence l'abandon de cette tentative de satisfaction par voie hallucinatoire. A la place de celle-ci, l'appareil psychique dut se résoudre à représenter l'état des faits réels du monde extérieur et à tendre à la modification réelle. Par là était introduit un nouveau principe de l'activité animique ; ne fut plus représenté ce qui était agréable mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable. Cette instauration du principe de réalité » (FDP p. 14). Que le moteur de l'avènement des processus de pensée temporisateurs soit la récusation par la réalité, c'est-à-dire la perte ou la déception, Freud le redira encore en 1925 en posant comme condition « pour la mise en place de l'examen de réalité, que se soient perdus des objets qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle » (LN p. 169). Ce que promeut l'insatisfaction, ce n'est pas le critère de réalité en lui-même mais seulement une mutation psychique qui engendre une gamme spécifique d'inscriptions relativement autonomes au sein de laquelle le jeu des investissements se traduit par l'aptitude à penser ou à fantasmer sans halluciner et plus généralement à prendre en compte le monde extérieur.

Ainsi Freud parvient-il à distinguer les questions, d'abord mal différenciées par *l'Esquisse*, de l'indice de réalité et de l'avènement d'une pensée affranchie du raccourci hallucinatoire. L'« épreuve de réalité » est l'expérience motrice qui permet à la *psyché* de distinguer entre la réalité et ce qui est désiré. L'insatisfaction est ce qui permet à la pulsion d'échapper à son destin hallucinatoire et à donner naissance à un régime de pensée gouverné par le « principe de réalité ». L'« examen de réalité » est alors possible, tant qu'il n'est pas suspendu par une pression libidinale trop forte. Ce qui arrive dans le cas du rêve où la régression

onirique, investissant le système perceptif de l'intérieur, provoque l'innervation motrice suffisante pour procurer le sentiment de réalité (CMD p. 257–258). L'insatisfaction pulsionnelle ne crée pas le rapport au réel mais ouvre la possibilité pour l'énergie psychique d'investir le perçu pour lui-même, autrement dit de le penser sur le mode de l'activité de « pensée reconnaissante » dont parlait *l'Esquisse*. Ainsi le réel se manifeste-t-il par une sorte de présence quasi originaire, forte et évidente, posée en regard du sujet agissant. Les péripéties du devenir pulsionnel n'affectent la relation au réel et à l'autre actuel que dans le cadre définissant la perturbation psychotique.

Epilogue : Freud et la modernité

La relation désirante à l'autre telle que la pose le modèle du trauma primaire, élaboré à l'automne 1895, constitue le schème à l'intérieur duquel se développe toute la théorie freudienne de la sexualité mais aussi, précisons-le pour finir, des pulsions en général. Héritiers l'un et l'autre de l'échange spéculaire originel, la Faim et l'Amour sont en effet, chacun à sa manière, tournés vers l'autre : le besoin ne constitue pas en lui-même un lien mais une simple relation à d'autres appréhendés comme des objets *indéterminés* (moyens) ; de son côté, la sexualité se distingue en tant qu'impasse relationnelle sollicitant corporellement des objets *déterminés* (fins). Quelle que soit leur nature, les pulsions n'enferment donc jamais le Soi dans l'intimité d'une vie intérieure. Les appétits ne sont pas tant des événements subjectifs que ce qui, dans la subjectivité, appelle et réclame au contraire de s'en affranchir. Les pulsions reconduisent à la surface de l'âme c'est-à-dire à l'échange, au contact, à la rencontre... Elles sont le rappel à l'autre salutaire qui libère d'une intériorité contenant toujours le risque narcissique de se suffire à elle-même.

90

Le traitement freudien de la question de l'autre, s'il n'est pas de nature philosophique, trouve toutefois à s'inscrire dans le champ de réflexion des philosophes. Le problème de l'altérité s'est posé selon des modalités évidemment très différentes selon les écoles et les époques. Ainsi les grands courants de l'Antiquité sont-ils demeurés étrangers à toute forme de solipsisme. Ils ont également partagé l'évidence que la relation aux autres est toujours l'accomplissement d'un mouvement de l'âme. Chez un Platon ou un Aristote, l'expérience intersubjective s'actualise par nature dans la dynamique d'un désir ou d'une tendance. L'autre n'est jamais appréhendé comme une simple réalité extérieure. Les psychologies

antiques, même celle matérialiste d'Epicure, interdisent la réduction du vécu d'altérité à la perception actuelle de l'autre²⁹. La psyché loge en son sein les dispositions qui font que les hommes ne se reconnaissent pas seulement mais s'aiment et se haïssent, se lient et s'affrontent. Elle est toujours tournée vers autre chose qu'elle-même, vers une altérité l'engageant originairement dans un espace d'échanges. Il n'est pas dans la nature de l'âme, chez les Grecs, de pouvoir s'actualiser et s'accomplir en dehors d'une relation à d'autres âmes. La psychologie n'était pour eux qu'un chapitre de l'éthique.

C'est cette intuition métaphysique que salue Freud quand il souligne, dans les *Trois Essais*, que les Anciens « mettaient l'accent sur la pulsion elle-même alors que nous le plaçons sur l'objet » (TE p. 56–57). La primauté grecque accordée au désir plutôt qu'à ce qui en est l'objet est précisément l'évidence avec laquelle Freud tente de renouer : en l'âme freudienne, avons-nous dit, l'objet est second et entièrement subordonné à un pulsionnel qui n'est lui-même qu'une modalité de la relation originaire à l'autre. L'ambiguïté ontologique du réel psychique, à la fois actuel et virtuel, trouve à se reformuler à travers la problématique psychanalytique de l'inconscient : les constructions inconscientes actuelles cherchent indéfiniment à s'actualiser sur la scène des échanges conscients avec autrui. La notion de « pulsion », irréductible à une simple « poussée » et dont l'acte est toujours inaccompli en dépit des formations refoulées qu'elle actualise, renoue ainsi avec la problématique aristotélicienne de la puissance.

C'est avec Descartes et sa critique des « formes substantielles » d'Aristote que s'est obscurcie l'évidence du lien à l'autre. L'avènement d'une ontologie de l'acte a évincé la métaphysique de la relation au profit de la considération exclusive de ses termes : sujet / objet. Contentons-nous ici d'évoquer la manière dont la transcendance de l'infini divin est elle-même sacrifiée sur l'autel cartésien de l'immanence subjective : cet infini n'est plus autre chose, pour l'homme, que l'actualité d'une de ses propres idées, idée au statut certes très singulier puisqu'elle introduit en l'âme une altérité désormais *intime*. Cette intériorisation de l'altérité ne concerne pas seulement le rapport à Dieu : elle rend aporétique la question même de l'existence d'autrui. On sait comment la perception des autres hommes,

²⁹ Avec la théorie des simulacres et de leur accumulation mnésique, le monisme matérialiste épicurien n'efface pas la différence radicale entre le jeu des possibles inhérent à l'âme désirante et le plan actuel des réceptions sensorielles.

chez Descartes, n'enseigne qu'une présence de corps, de simples « chapeaux » et « manteaux ». En réduisant l'âme à un jeu de forces, la modernité cartésienne a dissout l'axiome antique de la transcendance psychique vers l'autre³⁰. Il reviendra à Spinoza de réaliser avec rigueur le projet, ouvert par l'actualisme cartésien, d'une physicalisation de l'intersubjectivité. Et il faudra attendre les brillants efforts de la tradition phénoménologique pour que la question de l'altérité psychique soit assumée de nouveau au cœur d'une problématique de l'ego, en particulier grâce à la notion d'« intentionnalité » proposée pour la première fois par F. Brentano dont le jeune Freud a suivi les cours. Efforts qui achoppent précisément sur la tâche d'explicitier le sens de l'expérience d'autrui. Peut-on en effet espérer pouvoir rendre compte de la relation à l'autre, a fortiori des actes qui l'instituent, en partant d'une subjectivité qui ne doit rien à cet autre ? Faute d'admettre l'aliénation originaire de la psyché, E. Husserl et ses héritiers ne parviennent pas à régler phénoménologiquement le problème de la constitution de l'intersubjectivité tel qu'il est posé pour la première fois dans la célèbre cinquième des *Méditations cartésiennes*³¹.

La psychanalyse freudienne n'est pas une philosophie dissipant enfin les apories de la conception moderne de l'autre. Toutefois elle fait événement dans la pensée occidentale en s'élaborant autour d'un paradigme psychique qui renverse trois siècles de recouvrement égologique de la question de l'autre. On ne saurait donc tenir la perspective freudienne pour un avatar de la modernité cartésienne comme le font des commentateurs comme M. Henry³² ou J. M. Vaysse³³. Par ailleurs, en ce qui concerne la prétendue ambiguïté de cette pensée convoquant à la fois le plan physicaliste des causes et celui phénoménologique du sens, ambiguïté dénoncée en leur temps par L. Wittgenstein, J. P. Sartre ou P. Ricoeur, nous avons tenté de montrer que la voie qu'ouvre Freud subvertit bien plutôt cette alternative en réhabilitant l'idée antique d'une âme par essence désirante parce que hantée par une altérité désormais rapportée à sa source relationnelle.

92

³⁰ La monadologie leibnizienne n'échappe pas à ce constat en dépit de ses nombreux compromis avec la pensée aristotélicienne.

³¹ Il nous paraît toutefois réducteur d'affirmer comme le fait J. Laplanche que ce n'est « qu'avec Husserl et Merleau-Ponty que l'existence d'autrui ferait l'objet d'une réflexion indépendante » (*Le primat de l'autre*, p. XXIII).

³² M. Henry, *Généalogie de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

³³ J. M. Vaysse, *L'inconscient des modernes. Essai sur l'origine métaphysique de la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999.

Liste des abréviations des ouvrages de S. Freud

- O.C. : *Œuvres complètes*, Paris, Presses Universitaires de France
- APG : *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, O.C., IX, Paris, Presses Universitaires de France, 1998
- APP : *Au-delà du principe de plaisir*, O.C., XV, Paris, Presses Universitaires de France, 1996
- CMD : *Complément métapsychologique à la doctrine du rêve*, O.C., XIII, Paris, Presses Universitaires de France, 1994
- EH : *Études sur l'hystérie*, O.C., II, Paris, Presses Universitaires de France, 2009
- FDP : *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*, O.C., XI, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- IR : *L'interprétation du rêve*, O.C., IV, Paris, Presses Universitaires de France, 2003
- LMC : *Le moi et le ça*, O.C., XVI, Paris, Presses Universitaires de France, 1991
- LN : *La négation*, O.C., XVII, Presses Universitaires de France, 1992
- LWF : S. Freud / W. Fliess : *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006
- M : *Métapsychologie*, O.C., XIII, Paris, Presses Universitaires de France, 1994
- MC : *Malaise dans la culture*, O.C., XVIII, Paris, Presses Universitaires de France, 1994
- PIN : *Pour introduire le narcissisme*, O.C., XII, Paris, Presses Universitaires de France, 2005
- SEL : *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, O.C., X, Paris, Presses Universitaires de France, 1993
- TE : *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, O.C., VI, Paris, Presses Universitaires de France, 2006
- UDP : *Une difficulté de la psychanalyse*, O.C., XV, Paris, Presses Universitaires de France, 1996